

## Prologue

Je pourrais commencer cette histoire par “Il était une fois” mais ce serait peut-être jouer perdant... L'Histoire est encore en route pour un devenir incertain. Je vais tenter de coucher sur le papier, froidement, la suite des événements qui plongent aujourd'hui le monde dans cette torpeur. Je n'ai jamais douté de la folie des hommes, cependant rien ne m'avait préparé à la vivre. Est-on seulement préparé à la folie ? D'un autre côté, à quoi bon laisser une trace de cette histoire s'il ne reste personne pour la lire... En fait, peut-être fais-je confiance à mère Nature, Gaïa pour certains, qui nous a vus naître et nous verra mourir sans autre but que d'exister.

Je m'appelle Jean Caspier, j'ai la grosse trentaine, célibataire, et je suis médecin. Enfin, je crois. J'ai vécu une enfance heureuse, seulement troublée par quelques moqueries sur mon patronyme, dans une petite ville de province. Ne m'en sortant pas trop mal à l'école, j'ai passé mon Bac. Mes parents, enfin ma mère surtout, m'ont poussé vers des études de médecine. Finalement, j'y ai trouvé ma voie avec une spécialité pour les maladies tropicales. Oh, non pas par un altruisme forcé, simplement peut-être pour concrétiser un rêve d'évasion ; les tropiques, une lubie d'enfant pour approcher le soleil si souvent absent... Tout naturellement, mon service militaire s'est passé en coopération en Afrique, plus précisément à Yaoundé, au Cameroun. Le travail y était enrichissant, surtout pour le rapport quotidien avec les indigènes, généralement d'une grande bonté. Pour le reste, c'était assez tranquille. Parfois, nous étions conviés, avec les autres coopérants, à une soirée à l'ambassade de France ; petits fours et champagne avec en contrepartie des discours d'une platitude effrayante qui finissaient inexorablement à vingt-deux heures trente. L'ambassadeur, un petit homme rondouillard et moite, était surtout là pour profiter de la vie, quand il ne fourrait pas son nez dans les affaires de la Présidence camerounaise... Eh, oui, la France, cette grande sœur...

Si je vous raconte cela, c'est qu'à cette époque j'ai rencontré le colonel Loiseau. Un drôle de bonhomme, tout en os, avec un regard bleu acier qui semblait vous découper de part en part lorsqu'il vous fixait. Il avait une réelle passion pour l'Afrique ainsi que ses Africaines. De plus, il

y connaissait tout le monde. Est-ce pour cela qu'il était attaché culturel, ou bien est-ce parce qu'il était espion qu'il avait dû tisser cette toile relationnelle ? Je ne sais, mais en tout cas, nous avions des affinités, si bien qu'il me proposa de faire jouer ses bonnes relations pour obtenir un poste à l'OMS. La condition en était un stage dans les services du contre-espionnage français, ce qui ferait de moi un informateur au sein de cette institution. La première fois qu'il m'en avait parlé, à demi-mot, j'avais éclaté de rire en pensant qu'il me montait un bateau ; et puis, après réflexion, j'avais accepté. De fait, l'insouciance de la jeunesse ne m'avait pas fait prévoir un quelconque point de chute après le service militaire. Alors, cette proposition, finalement, apparaissait comme une aubaine. D'autant qu'un tragique accident de voiture avait fauché mes parents et par conséquent mes points d'attache.

Je me suis donc retrouvé employé dans cette prestigieuse institution. C'est ce poste que j'occupe encore aujourd'hui, du moins officiellement. Le vrai travail de vie adulte allait commencer pour moi. J'ai naturellement été affecté au sein d'une équipe chargée des épidémies dans les pays du tiers monde. Comme vous vous en doutez, ce n'est pas ce qui manque ; de fait, les voyages sur le terrain sont assez fréquents. Ceci nous a valu d'être confrontés à quelques saloperies dont on se demande pourquoi elles existent, telle Ebola par exemple. Néanmoins, avec le recul, cela n'était rien, non, cela n'était rien comparé à ce qui nous arrive aujourd'hui...

## Chapitre I

Ce matin-là, ce devait être fin janvier, vers le vingt-cinq, le téléphone de mon bureau me fit sursauter ; j'étais dans mes rêveries en repensant à Julie, une douce brune avec qui j'entretenais une relation depuis quelque temps. Je reconnus Georges Wellsmith, notre chef de service :

— Jean, tu connais bien le Cameroun, non ?

— Oui, enfin j'y ai fait mon service militaire comme coopérant, répondis-je, quelque peu troublé de cette référence au passé.

— Amène-toi dare-dare, j'ai un code rouge pour toi...

Je restai un instant la main sur le combiné, le cœur battant. Un code rouge chez nous, comme pour bien d'autres, c'est du sérieux, un truc grave quoi.

En me dirigeant vers son bureau, je me demandais ce qui allait me tomber sur le dos. D'un autre côté, c'était peut-être l'occasion de retrouver quelques vieilles connaissances sur le terrain. Loiseau, bien qu'à la retraite, était resté là-bas avec femme couleur locale et enfants. Était-il mêlé d'une quelconque façon à cet appel ? De toute façon, je n'allais probablement pas tarder à le savoir.

La porte du bureau de Georges était ouverte, on y entrait sans formalité. C'était une grande pièce un peu sombre où régnait un indescriptible bazar fait de piles de dossiers et d'objets kitsch ramenés des quatre coins de la planète. Le tout donnait une allure de souk au fond duquel se tenait, derrière un bureau bardé de téléphones et d'écrans d'ordinateur, un homme grand, au dos voûté, à la face parcheminée, qui complétait cette vision étrange. Ce qui m'impressionnait le plus, c'est que Georges savait toujours où trouver la feuille x du dossier y. Il devait avoir un don pour cela, ce n'était pas possible autrement.

— Entre, entre, me dit-il, alors que j'étais déjà presque devant lui.

— Je viens de recevoir, via les autorités françaises, une demande d'intervention d'urgence sur le sud-ouest du Cameroun. Un détachement militaire français, appelé en renfort, a découvert une tribu pygmée décimée par quelque chose qui ressemble à une fièvre hémorragique. Apparemment,

tout le monde y a eu droit rapidement, enfin d'après ce que je sais, c'est-à-dire pas grand-chose.

— Pourquoi me files-tu le bébé ? Il n'y a pas d'autre groupe plus près ? demandai-je.

— Curieusement, vois-tu, "on" a demandé que tu sois chargé de la chose. C'est surprenant non ?

Ce "on", je l'avais compris, était mon gouvernement, mais je ne voyais pas très bien pourquoi. J'avais de toute façon accès à tous les dossiers à mon niveau ; le fait d'aller sur le terrain n'était pas, en l'espèce, absolument nécessaire. Il y avait en effet peut-être bien du Loiseau là-dessous.

— Oui, étrange, répondis-je évasivement. Comment organise-t-on la logistique ?

Georges agita le parchemin qui lui tenait lieu de visage avant de lancer :

— La France nous envoie un avion de l'Armée de l'Air qui sera à Genève d'un moment à l'autre. Ils sont prêts à vous transporter à Douala dès que possible ; de là, vous serez convoyés sur le terrain.

— Et qui vont être mes joyeux collaborateurs ? (J'avais noté le "vous" de l'affirmation précédente).

— J'ai pensé à Maria et Helmut, quel est ton avis ?

— Excellent choix, acquiesçai-je, sachant que de toute façon je n'avais pas mon mot à dire.

Maria Ruiz était un petit bout de femme survoltée qui ne manquait pas de conversation dans tous les sens du terme. Elle était espagnole, la trentaine, plutôt jolie et toujours prête pour partir dans les coups les plus tordus. Elle avait toute la fougue de sa jeunesse avec cependant un mental d'acier même dans les pires situations ; c'était du moins sa réputation, car je la connaissais assez peu en fait. Helmut Schwarzkopff, lui, était allemand, originaire de Munich. Contrairement à ce que son nom laissait présager, il était aussi blond qu'un champ de blé. Il avait de la bouteille, avec ses quarante-neuf ans, et la rigueur d'organisation qui caractérise son peuple. Son unique défaut, enfin je crois, était son penchant pour la bière. Quand je dis penchant, le mot est faible. Il pouvait à lui seul boire un ton-